

David Cronenberg

Pierre Ranger

Number 239, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

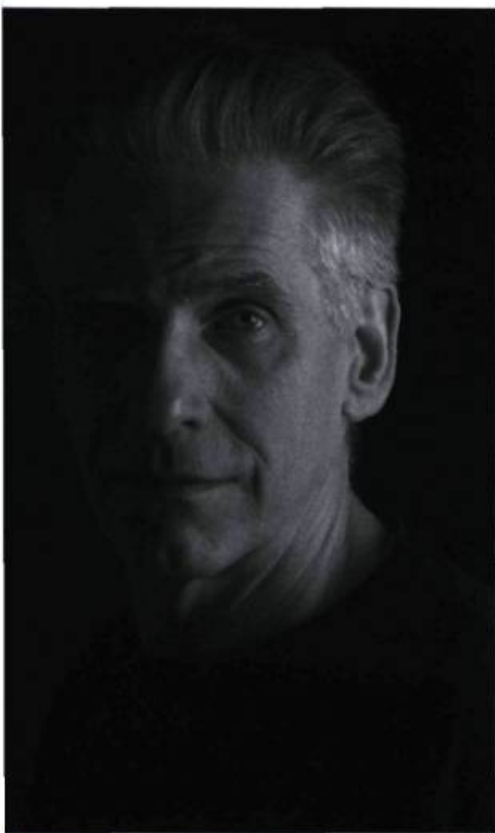
Ranger, P. (2005). David Cronenberg. *Séquences*, (239), 38–39.

DAVID CRONENBERG

« A HISTORY OF VIOLENCE EST DÉFINITIVEMENT L'UN DE MES FILMS LES PLUS ACCESSIBLES... »

Il tourne depuis environ trente ans. Surnommé le « maître de l'horreur viscérale », David Cronenberg subjugue par ses œuvres denses à haute teneur psychologique. On lui doit entre autres *The Brood* (1979), *Scanners* (1981), *The Dead Zone* (1983), *The Fly* (1986), *Dead Ringers* (1988), *Naked Lunch* (1991), *Crash* (1996), *eXistenZ* (1999) et *Spider* (2002). Malgré certaines similitudes, *A History of Violence*, son dernier opus, semble trancher avec l'œuvre du célèbre cinéaste canadien. Voici le compte rendu de l'entrevue exclusive qu'il a accordée à Séquences.

Pierre Ranger



David Cronenberg

Quelle est la genèse de votre film *A History of Violence* et comment avez-vous été intéressé à ce projet ?

Une première ébauche du scénario avait déjà été complétée par Josh Olson lorsque mon agent m'en a fait parvenir une copie. Je savais que le scénario était une adaptation du roman de John Wagner et de Vince Locke, que je n'avais pas lu à l'époque, mais j'ignorais tout des descriptions crues et réalistes qu'on retrouve dans le livre puisque cette ébauche n'en faisait pas mention. J'ai lu le roman et j'ai immédiatement été captivé par l'intrigue.

Vous avez également participé à la réécriture du scénario, n'est-ce pas ?

Oui, la version de Josh, qui était excellente, ne faisait qu'effleurer le côté choquant élaboré dans le livre. Pourtant, cet aspect est essentiel au récit. Je me suis donc approprié cette histoire en réécrivant le scénario, même si ma participation ne figure pas au générique.

Au premier coup d'œil, par son ton, *A History of Violence* semble très différent de vos autres films. Est-ce exact ?

J'ai beaucoup de difficulté à juger cet aspect, car je ne peux être objectif face à mes propres films. Lorsque je tournais *A History of Violence*, je m'acquittais de mes tâches le mieux possible. Maintenant, avec le recul, *A History of Violence* est-il très différent de mes autres films ? Cela reste à voir. Il y a bien entendu plusieurs ressemblances au niveau de la quotidienneté des dialogues avec ceux que l'on retrouve dans *The Dead Zone*. Et il y a aussi le thème de l'identité que l'on retrouve dans tous mes films.

Le rythme du film, les dialogues et la ville bucolique où les habitants, et plus particulièrement cette petite famille, partagent une existence des plus idylliques, semblent contrebalancer la violence inouïe qui y est dénoncée.

Absolument. Ces deux oppositions sont intimement liées, l'une ne peut pas exister sans l'autre. Chaque société pacifique a un passé violent, c'est le paradoxe de l'humanité. C'est aussi le paradoxe avec lequel nous devons malheureusement cohabiter. Cela est très représentatif de la société actuelle.

Cette violence est d'ailleurs l'élément déclencheur du film. Vous effleurez même la question à savoir si la violence peut être héréditaire.

En effet. Le fils qui, depuis toujours, tentait de résoudre ses problèmes en évitant les confrontations, lorsqu'il voit son père devenir violent, et héros par-dessus le marché alors qu'il défend les siens, se transforme à son tour en utilisant cette violence. Je ne voulais pas en faire le thème principal mais disons que la question d'hérédité face à la violence était à mon sens un élément intéressant.

À part *Dead Ringers*, qui décrivait le parcours de deux jumeaux identiques et éminents gynécologues, vous mettez rarement en scène des histoires de famille, n'est-ce pas ?

On retrouvait tout le noyau familial dans *The Brood*, un de mes premiers longs métrages. *Spider* traitait aussi de la question mais différemment. Disons que les personnages que l'on retrouve dans *A History of Violence* semblent peut-être plus normaux que ceux de mes autres films. Cette petite famille qui est très unie et qui vit une quotidienneté des plus habituelles est sans aucun doute plus accessible pour le spectateur. Il peut ainsi s'identifier plus facilement à celle-ci puisque cette harmonie est démontrée dès le début du film. Ce sont les situations qui, par la suite, deviennent de plus en plus étranges. Ce n'est pas ma façon habituelle de présenter les personnages. Dans mes autres films, la plupart du temps, j'introduis d'abord les traits de caractères plutôt bizarres de mes personnages et je dévoile ensuite leur personnalité plus attachante. Dans ce sens, *A History of Violence* est définitivement l'un de mes films les plus accessibles.

Était-ce l'enjeu principal pour ce film ?

Je crois que oui. Mais chaque film représente un défi. Pour **A History of Violence**, je ne voulais pas que les protagonistes soient trop gentils et qu'ils deviennent ennuyants. Il fallait toujours trouver un juste équilibre pour que le tout soit réaliste.

Quel a été le meilleur moment du tournage ?

Le fait d'avoir travaillé en étroite collaboration avec Viggo Mortensen, qui joue le rôle principal, a certainement largement contribué à ce bonheur. De tous les acteurs avec qui j'ai travaillé, Viggo est le seul qui s'est impliqué autant dans son rôle. Au point qu'il a même acheté des objets pour le décor afin de rendre son personnage encore plus crédible. Et ce n'est pas parce qu'il est un directeur artistique frustré ! (rires)

D'autres films ou d'autres réalisateurs vous ont-ils influencé sur ce tournage ?

Je ne crois pas avoir été influencé par d'autres films d'une façon directe sur ce tournage. Mais il y a eu bien sûr quelques rapprochements avec les films noirs d'Alfred Hitchcock et ceux de Fritz Lang qui traitaient particulièrement du phénomène d'identité.

A History of Violence semble même emprunter quelques éléments du western, n'est-ce pas ?

Absolument. Les westerns des années 50, par exemple **Shane** de George Stevens ou encore **High Noon** de Fred Zinnemann, ont toujours eu une grande influence dans ma vie. Je trouvais que le propos de mon film sur la question d'identité se prêtait bien pour explorer cette avenue. Toute cette mythologie est encore très présente dans la culture américaine.

Préférez-vous écrire le scénario d'un film que vous réalisez ou laisser quelqu'un d'autre s'en charger ?

Cela dépend du projet. Chose certaine, chaque film est unique. Chaque film a sa propre particularité, son propre univers. Je ne crois pas que personne aurait pu réaliser **Crash** ou **Naked Lunch** comme je les ai tournés. Et je n'aurais pas pu faire ces films sans avoir pu m'inspirer au préalable de ces œuvres fabuleuses. De ce fait, on ne peut donc



La violence peut-elle être héréditaire, questionne Cronenberg ?

pas croire qu'un film nous appartient. Le cinéma est un art où convergent de multiples collaborations. C'est très vivifiant de pouvoir mêler ses aptitudes avec celles d'autres personnes.

Vous dites que le cinéma est un art. N'avez-vous pas l'impression qu'au fil des années, il perd de plus en plus sa vocation propre et ressemble davantage à une industrie ?

Nous sommes dans une époque difficile pour promouvoir l'art dans son sens le plus propre. Les films d'art sont de plus en plus rares effectivement. Ce n'est pas que les réalisateurs n'en tournent pas, mais c'est plutôt que les distributeurs n'y trouvent pas l'intérêt. Il y a malheureusement de plus en plus de pression pour faire des films commerciaux. Et toute cette histoire de compétition entourant le « box-office » est plutôt étrange. Chaque film ne semble plus avoir de valeur intrinsèque pour ce qu'il représente mais est plutôt analysé selon sa rentabilité.

Comment vous décririez-vous en tant que réalisateur ? Comment travaillez-vous avec les acteurs ?

Je crois être plutôt souple sur un plateau de tournage mais toujours très préparé et assez précis. Je travaille étroitement avec les acteurs, nous discutons beaucoup des scènes. Mais je m'adapte beaucoup à eux, je n'aime pas imposer mes lois. Par contre, j'aime bien leur donner des conseils et même des indications. Certains acteurs sont motivés

eux-mêmes par leur travail, mais vous savez, en général, les acteurs préfèrent être dirigés et apprécient que vous sachiez ce que vous faites. J'aime particulièrement travailler avec des acteurs qui sont dévoués et consciencieux, comme Christopher Walken et Ralph Fiennes. Je pense aussi à William Hurt, qui a été d'une grande rigueur sur ce tournage et avec qui j'ai eu l'opportunité de travailler une toute première fois sur **Total Recall** pendant un an avant que nous abandonnions tous les deux ce projet. Imaginez ce qu'aurait été le résultat de ce film avec William Hurt dans le rôle principal. Disons qu'Arnold Schwarzenegger n'était pas tout à fait de la même trempe... (rires)

Au fil des ans, on vous a surnommé le « maître de l'horreur viscérale » puisque vous créez des œuvres complexes de haute tension. Croyez-vous que cette étiquette est représentative de votre travail ?

Non, pas vraiment. Je ne suis pas John Carpenter. Cependant, je ne tournerais jamais le dos aux films d'horreur si le moment était opportun. Il m'est arrivé d'en faire par le passé, mais je crois que les films que j'ai réalisés par la suite étaient surtout des drames psychologiques et philosophiques incluant quelquefois des scènes plus « horribles ». Les gens sont parfois surpris de m'entendre dire qu'il y a même beaucoup d'humour dans mes films. ☺